

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1929

THÈSE

N°

267

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLOME D'ÉTAT

PRÉSENTÉE PAR

PAR

Emile JACOBÉ

Né le 3 août 1895, à Bessencourt (Seine-et-Oise)

Un internement sous le
Grand Roi
Loménie de Brienne
à St-Lazare

Président : M. Mauclaire, professeur

EDITION

DE LA

REVUE DE PATHOLOGIE COMPARÉE ET D'HYGIÈNE GÉNÉRALE

7, rue Gustave-Nadaud, 7

PARIS (16^e)

1929

Un internement sous le Grand Roi
Loménie de Brienne à St-Lazare

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLOME D'ÉTAT

PRÉSENTÉE PAR

PAR

Emile JACOBÉ

Né le 3 août 1895, à Bessencourt (Seine-et-Oise) •

Un internement sous le Grand Roi Loménie de Brienne à St-Lazare

Président : M. Mauclore, professeur

EDITION

DE LA

REVUE DE PATHOLOGIE COMPARÉE ET D'HYGIÈNE GÉNÉRALE

7, rue Gustave-Nadaud, 7

PARIS (16^e)

1929

LE DOYEN : M. ROGER

I. — PROFESSEURS

Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESCREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	N...
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZAR.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
	CARNOT.
	BEZANÇON.
Clinique médicale	ACHARD.
	N...
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOUBBIT.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique de la Tuberculose	LÉON BERNARD.
	DELBET.
Clinique chirurgicale	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.

Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie...	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeurs sans chaire	BRANCA.
	MAUCLAIRE.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

ABRAMI	Pathologie médicale.
ALAJOUANINE	Neurologie et Psychiatrie.
AUBERTIN	Pathologie médicale.
BASSET	Pathologie chirurgicale.
BAUDOIN	Pathologie médicale.
BINET	Physiologie.
BLANCHETIÈRE	Chimie biologique.
BROCQ	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.
CHABROL	Pathologie médicale.
CHIRAY	Pathologie médicale.
CLERC	Pathologie médicale.
DEBRÉ	Hygiène.
DOGNON	Physique.
DONZELOT	Pathologie médicale.
DUVOIR	Médecine légale.
ÉCALLE	Obstétrique.
FIESSINGER	Pathologie médicale.
GARNIER	Pathologie expérimentale.
GELLIER	Pathologie chirurgicale.
GIROUD	Histologie.
HARVIER	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER	Urologie.

HOVELACQUE	Anatomie
HUTINEL	Pathologie médicale.
JOYEUX	Parasitologie.
LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.
LARDENNOIS	Pathologie chirurgicale.
LEMAITRE	Oto-rhino-laryngologie.
LEROUX	Anatomie pathologique
LÉVY-SOLAL	Obstétrique.
LHERMITTE	Pathologie mentale.
LIAN	Pathologie médicale.
MATHIEU	Pathologie chirurgicale.
MERCIER (Fernand) ..	Pharmacologie.
METZER	Obstétrique.
MONDOR	Pathologie chirurgicale.
MOURE	Pathologie chirurgicale.
MULON	Histologie.
ÖBERLING	Anatomie pathologique
PHILIBERT	Bactériologie.
QUÉNU	Pathologie chirurgicale.
RICHTER fils	Physiologie.
SÉZARY	Dermatologie et syphiligraphie.
VALLERY-RADOT	
(Pasteur)	Pathologie médicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.
VELTER	Ophthalmologie.
VERNE	Histologie.
OLIVIER	Anatomie

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	
BUSQUET	Pharmacologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.
LEQUEUX	Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
RETTERER	Physique.
ZIMMERN	Obstétrique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

ALGLAVE	Clinique chirurgicale.
AUVRAY	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE ...	Clinique médicale.
LE LORIER	Clinique obstétricale.
LÉRI	Clinique médicale.
MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
PROUST	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.

V. — CHARGES DE COURS

MM.

MAUCLAIRE, Professeur sans chaire	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
CHAILLEY-BERT	Education physique.
LEDoux-LEBART	Radiologie clinique.
WEILL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

trop faible hommage de mon affection

A M. le Professeur MAUCLAIRE

à qui nous exprimons notre gratitude
pour la bonté de son accueil et l'hon-
neur qu'il nous fit de bien vouloir
présider cette thèse.

A M. le Docteur LÉVY-VALENSI

qui fut trop peu longtemps notre Maî-
tre et qui voudra bien trouver ici
l'expression de notre reconnaissance
pour les soins qu'il nous consacra.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

M. le Professeur GOSSET	2 semestre 1924.
M. le Professeur CHAUFFARD	1 ^{er} semestre 1925.
M. le Docteur BABONNEIX	2 ^e semestre 1925.

EXTERNAT

M. le Professeur DELBET	1 ^{er} semestre 1926.
M. le Docteur Robert MONOD.	2 ^e semestre 1926.
M. le Professeur TEISSIER.	1 ^{er} semestre 1927.
M. le Professeur LEGUEN	2 ^e semestre 1927.
M. le Professeur M. LABBÉ	1 ^{er} semestre 1928.
M. le Docteur LÉVY-VALENSI	Été 1928.

MEIS ET AMICIS

Un internement sous le Grand Roi

Loménie de Brienne à Saint-Lazare

Fils et petit-fils de Secrétaires d'Etat et pourvu de la même charge en survivance de son père, compagnon de jeux du jeune Roi, comblé par la naissance, la fortune et les dons de l'esprit, Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, semblait devoir jouer, aux ordres de Louis XIV, un rôle de premier plan dans la conduite de la France du Grand Siècle.

A 22 ans, il prend possession de sa charge ; il ne sait y satisfaire le Roi, qui l'en dépossède peu à peu et l'éloigne de la Cour. Il promène quelque temps en France ou au dehors une existence décousue. Bientôt, une lettre de cachet le conduit à Saint-Lazare, où il demeure près de 20 ans. Devenu libre il s'éteint à 62 ans, après une vieillesse effacée. Sa mort passe inaperçue. D'une œuvre littéraire abondante, subsistent seulement ses *Mémoires*, pour le jour qu'elles jettent sur de petits côtés de la Cour à cette époque. Et

l'histoire elle-même semble ne connaître de lui que les promesses qu'il n'a pas tenues : par une dernière dérision il n'est encore communément appelé que le « jeune Brienne ».

Brienne fut enfermé à Saint-Lazare en 1774 ; c'était alors la maison des fous et des prodigues. A quel titre, et par quelle psychose — s'il était fou, — Brienne en fut-il si longtemps le pensionnaire ? Quelle tare, avant même cet internement, pouvait expliquer le lamentable effondrement d'une destinée qui s'annonçait si brillante ? M. le D^r Lévy Valensi, qui est psychiâtre, mais aussi bibliophile averti et curieux des choses du passé, voulut bien nous en proposer l'étude, et nous lui demeurons reconnaissant de la bonne grâce qu'il voulut bien mettre à la faciliter de ses conseils et de l'appoint de sa précieuse bibliothèque.

En même temps qu'à notre Maître M. Lévy Valensi, nous sommes heureux de présenter nos remerciements à M. le D^r Sérieux, si averti de ce sujet ; à M. Espinas, notre aimable guide parmi les vénérables parchemins du Quai d'Orsay ; à M. Celier, le très érudit Conservateur des Archives Nationales, dont les conseils ont aidé notre inexpérience.

Notre rôle d'historiographe était, en effet, nouveau pour nous, et se heurtait à la pénurie relative des documents sur la vie privée de Brienne. Il n'est certes pas inconnu dans l'Histoire ; mais la chronique du temps cessa bientôt de s'occuper du Ministre tombé, devenu fort petit personnage, éloigné de la Cour et s'éloignant de la France, n'y rentrant guère que pour être emprisonné. En outre, les plus intéres-

santes traces de son internement ont été détruites avec le soin qu'on y apportait à cette époque, pour ne rien conserver qui pût attenter par la suite à l'honneur d'une famille.

Par ailleurs, nous avons dû nous défendre de jugements sommaires portés sur sa Mémoire, dont les bases nous ont paru fragiles. Entre ces deux écueils, nous allons essayer de dégager la psychologie de notre personnage ; nous verrons ultérieurement quel sort, en lieu de lettre de cachet, notre actuelle législation eut réservé à Brienne.

L'ASCENDANCE

C'était presque une dynastie de Secrétaires ou d'Hommes d'Etat que constituaient les Loménie, dont Louis-Henri formait le quatrième échelon, et qui devait ne s'éteindre qu'avec l'ancien régime. Encore que les Loménie aient affecté de se trouver une noblesse remontant aux premières années du XV^e siècle, ils étaient en réalité de fort petite race limousine, tirant son nom des environs de Flavignac, dans la Haute-Vienne (1). Les premiers titres admissibles semblent, au siècle suivant, ceux de Martial de Loménie, Seigneur de Versailles, Secrétaire des Finances et Greffier du Conseil. Protestant, il fut emprisonné et tué le jour de la Saint-Barthélémy dans sa prison du Châtelet, après que l'astucieux Comte de Retz lui eut fait signer, pour un prix dérisoire, l'acte de vente de sa Seigneurie de Versailles.

(1) Levêque.

C'était alors un simple rendez-vous de chasse, mais où bientôt Henri IV viendrait courir le cerf, et qui devait connaître de si brillantes destinées.

Son fils, Antoine de Loménie, n'avait que 12 ans à la mort de son père. Le roi de Navarre le recueillit et se chargea de son éducation. Les hasards de la guerre civile le firent emprisonner par les ligueurs dans la forteresse de Pontoise. Mais le Béarnais besognait, et bientôt Antoine de Loménie fut élargi par le nouveau roi de France, envoyé en Angleterre comme Ambassadeur extraordinaire, et à son retour nommé Secrétaire d'Etat. Il reste surtout connu pour avoir été le créateur d'une vaste Bibliothèque (1) où il recueillait les documents de son époque ; son fils devait la continuer et la vendre un jour 40.000 livres à Louis XIV. Martial, qui avait depuis 30 ans abjuré le protestantisme, mourut en 1638.

Henri-Auguste de Loménie, le père de notre Brienne, était dès cette époque à la tête du département des Affaires Etrangères. Encore qu'il n'ait joué, pendant 48 années de ministère presque ininterrompu, qu'un rôle de second plan — il y avait Richelieu, puis Mazarin — son influence fut prépondérante en d'importantes négociations et se fit sentir sur la marche journalière des affaires de l'Etat durant un demi siècle. Son personnage ne manque pas d'une certaine grandeur.

(1) Encore connu sous le terme de « fonds de Brienne ».

Courtisan, il le fut comme on pouvait l'être à cette époque, mais sans bassesse, et capable, par son entêtement à ses idées de vieil homme d'Etat, de se rendre odieux à Mazarin. Sa fidélité au trône était d'ordre religieux. Si l'on a pu voir dans son dévouement pour Anne d'Autriche autre chose que l'attachement d'un sujet pour sa souveraine, il est certain qu'il ne se départit jamais d'une respectueuse dévotion. Louis XIV qui souffrait avec peine l'intransigeance de son vieux Ministre, savait son attachement et ses services, et devait les reconnaître au moins à sa mort.

S'il servait les intérêts de son pays, il ne négligeait pas les siens. Il aurait pu être fort riche. Sa charge lui rapportait bien 25.000 écus. Outre les dons plus ou moins spontanés des Etats Généraux, certaines générosités du Prince, et le rapport de ses terres, il avait encore acquis la charge des Consulats de l'Orient, qu'il gérât par fermiers et pressurait de son mieux. Cette saine méthode lui permettra de vendre 135.000 livres les Consulats de Smyrne et de Saïda. Son gouvernement en Orient a été fort critiqué (1). Sans doute Brienne ne pensait-il pas sortir de la bonne tradition de l'époque en gérant au mieux les intérêts de sa Maison.

Mais l'argent n'y demeurait guère. Outre qu'on menait grand train dans l'hôtel familial des de Loménie (2),

(1) Cft E. Larisse : L'Histoire du Consulat du Caire pendant le ministère de Mazarin ressemble à un chapitre de roman burlesque, où le secrétaire d'Etat Brienne joue le rôle d'un personnage odieux.

(2) A l'angle actuel de la rue des Saint-Pères et du quai Malaquais.

Brienne faisait de sa fortune l'emploi le plus édifiant : c'était un prodigue pieux — mais c'était déjà un prodigue. Avec sa femme il avait fondé le couvent des Carmélites de Saint-Denis, dans lequel ils devaient reposer. Il n'était pas d'œuvre charitable qu'il ne soutînt, pas de Monastère ou de Confrérie qu'il ne laissât sans secours. A ce train, sa fortune s'épuisait ; il fallut plus d'une fois faire patienter les créanciers : mais rien n'y faisait. Brienne était religieux comme le furent certains hommes du Monde après les guerres de religion : avec passion. Son fils nous a transmis quelques-unes de ses lettres : elles témoignent d'une grande élévation de sentiments.

Il avait épousé Louise de Béon, fille de Bernard du Nassès, gouverneur de Saintonge, et de Louise de Luxembourg-Brienne. Elle-même était comtesse de Brienne, et ce fut elle qui apporta dans la famille la terre (3) et le nom sous lequel elle est demeurée connue. Belle et cultivée, elle devint bientôt une femme de bon conseil et de haute piété. Ce dernier trait et la similitude d'âge la rapprochaient de la reine Anne d'Autriche, dont elle fut la confidente et la meilleure amie. Des heures passées en de communes prières, elle ne manqua pas sans doute de tirer quelque parti : encore était-elle ainsi dans la tradition du siècle. En tous cas, ce fut bien à l'amitié de la reine que Brienne père dut de

(3) L'actuel château de Brienne ne date pas de cette époque : il fut construit sous les deux règnes suivants par le petit-fils de notre Brienne, l'Archevêque de Paris. Il est actuellement passé dans la famille des princes-duc de Bauffremont.

recouvrer sa charge, qu'il avait cédée quelques années auparavant, et que le fils se vit nommé à son tour Secrétaire d'Etat. Dans ses Mémoires, Brienne assurera longuement — sans pouvoir récuser d'autres témoignages — que sa mère ne fut pour rien dans le petit complot qui dépossédait ainsi, au profit de la sienne, la maison des de Chavigny. Mais il devait faire à cette famille un bien autre dommage : il en devait épouser la fille.

Ainsi le jeune Brienne trouvait-il dans sa famille le lent effort de trois générations qui avaient transformé en ministres puissants et respectés les humbles greffiers limousins d'autrefois. Son père n'avait pu atteindre au premier degré de l'Etat. Tandis qu'il sentait s'éloigner de sa vieillesse intransigeante la faveur d'un roi jeune, et qui s'essayait, il reporta sur son fils le patient effort de sa race ; il rêva de lui donner une formation qu'aucun homme d'état n'avait encore reçue, et qui devait enfin conduire à l'apogée sa dynastie.

LES PREMIÈRES ANNÉES

Louis-Henri de Loménie, l'aîné de 8 enfants, est né le 13 janvier 1636. Le cardinal de la Valette et la duchesse de Longueville, sœur du prince de Condé, le tinrent sur les fonts. Son père, qui en savait le prix, tint à ce que ses enfants devinssent les familiers de la Cour, et à 8 ans 1/2 Louis-Henri et son frère Charles-François, plus tard évêque de Coutances, étaient placés auprès du Roi en qualité d'enfants d'honneur. Cela consistait, sous la direction cavalière d'une aimable capitainesse, à faire « l'exercice » auquel se plaisait fort le futur Louis XIV, « encore à la bavette » — et à partager les jeux du petit prince. Mais leur père entendait aussi leur donner des bases plus solides, et, en octobre de la même année, les deux enfants entraient

au Collège des Grassins (1). Jean Coqueret, supérieur des Carmélites, et Jean le Houlx, bientôt recteur de l'Université, leur apprennent leur « rudiment ». Mais Louis Henri préfère l'ambiance de la Cour à l'atmosphère du collège. « Il n'a pas l'esprit tourné à la turlupinade, mais à la joie et à la dissipation », et il se souviendra surtout des « exercices de la pique et du mousquet », de la voltige, où il excelle. Il « présente le fleuret à tout venant, sans égard à la taille et à la force tout à fait au-dessus de la sienne ». Il est heureux d'impressionner les autres enfants par ses sauts dangereux au-dessus des fossés du Louvre. Bref il se montre « si folâtre et si étourdi » que son petit cousin, le marquis de Châtre, lui donne le surnom de « la Folie » qu'il conservera longtemps. Il semble comprendre le caractère tragique de ce sobriquet car il ne l'accepte qu'après force pugilats d'où il revient souvent « les yeux pochés et les lèvres sanglantes ».

Peu après il entre avec son frère dans la Compagnie de Porcheux. « Entre le premier et le second caporal » les deux Cadets, très richement chamarrés, montent un jour faction devant le passage du carrosse royal. — « Ne sont-ce pas ceux qui ont pris Gravelines ? », demande en riant Anne d'Autriche. En même temps qu'il se forme au métier des armes, il ne manque pas, jeune et adroit courtisan, de briller par son adresse dans les jeux qu'il partage avec le jeune Roi, et d'acheter son amitié par de riches présents. Celui-ci ne

(1) Très aristocratique collège d'alors, situé sur l'actuel emplacement de l'Ecole Polytechnique, et qui devait subsister jusqu'à la Révolution.

dédaigne pas d'y répondre; il la reconnaît un jour par le don d'une arbalète forgée de la main même de Louis XIII. C'est encore pour Brienne l'occasion de « faire sa Cour en tirant quelque beau coup » chaque fois qu'il peut devant son royal ami.

Tous ces jeux n'avancent guère ses études, et son père commence bientôt de lui faire apprendre « tout de bon » le grec et le latin. Ses maîtres des Grassins, puis l'Oratorien Desmares et J.-B. de Rocolle s'y emploient, et n'y réussissent que trop bien; car nous verrons que Brienne perdra son crédit, et peut-être davantage, à l'amour immodéré du latin.

A 16 ans, Brienne connaît, de l'histoire et de la géographie ce qu'on en sait à l'époque. Les langues mortes lui sont familières. D'instinct, et guidé par un père avisé, il a surtout appris son métier de courtisan. Il lui faut maintenant un titre qui l'assure à la Cour. Sa mère s'y emploie. La duchesse d'Aiguillon, son amie, et elle-même, ont fait le siège de la reine Anne d'Autriche; peu avant la majorité du Roi « il est pourvu de la charge de Secrétaire d'Etat en survivance de son père, à l'âge de seize ans, avec la faculté d'exercer cette charge lorsqu'il aurait atteint celui de 25 ans, en cas d'absence ou de maladie de son père » (1). Dix-huit jours après, — le Roi étant majeur — il est nommé, en outre, Conseiller d'Etat.

(1) Fauvelet, du Foc, II, 88.

LE FUTUR HOMME D'ÉTAT

Désormais son père n'a plus de secrets pour lui. Il lui dévoile les dessous, les calculs, les secrets de la Cour; non content d'écrire ses Mémoires à son intention, en ses lettres ou dans ses conversations journalières, ses riches souvenirs dégagent pour lui, des intrigues de la Régence, les leçons qui peuvent former un bon ministre et un adroit courtisan. Il fait mieux, et décide de lui faire connaître les Cours Etrangères avec lesquelles ses fonctions devaient le mettre en rapport. Aucun futur ministre n'avait été à si bonne école.

Donc à 17 ans, en 1652, Brienne part pour un voyage de 3 années. Sur le carrosse s'est rangé son train: un maître d'hôtel, un valet de chambre, deux petits laquais; mais surtout, il est accompagné du gouverneur que lui a adjoint

son père, par un choix qui, pour la première fois, n'est guère judicieux. Car il est à douter qu'à l'école de N. F. Blondel Brienne ait beaucoup appris la pondération et l'esprit de suite. C'était en effet un homme de valeur, mais dont la vie fut singulière, que ce sieur François Blondel, qui fut tour à tour ou concurremment précepteur, ingénieur, professeur de mathématiques au Collège Royal, constructeur de ponts, commandant de Galère Royale, Maréchal des Camps et Armées du Roi, architecte et écrivain, diplomate à l'occasion, et toujours grand voyageur et « grand ribaud ».

Tel que, ce devait être un agréable compagnon, et ce fut un maître profitable. Brienne retirera de ce voyage des connaissances qui feront de lui « l'homme le plus savant » de son époque, au dire de Saint-Simon.

C'est en pleine Fronde que le petit cortège quitta Paris. Il s'arrête à Chalons pour quelques jours de « bombance » que le jeune voyageur ne semblera pas dédaigner en bien d'autres circonstances du voyage. Besançon est atteint sans encombre malgré les partis adverses que la guerre civile met en présence. Une alerte, avant Bâle, l'arrête, où nous le voyons, attaqué par un groupe de même force que son cortège, modérer son entourage et se rendre sans combat. Sans doute préférerait-il les exercices de la compagnie de Porcheux aux hasards de la bataille; en l'occurrence il eût raison: ce n'était qu'une méprise, qu'un détour sous bonne garde dissipa bientôt. Il ne lui en coûta que de ne pas voir Bâle.

Des réceptions chez des familles amies, où il est reçu avec considération, égayent le voyage. A Strasbourg, il est retenu

par le sieur de Minières qui lui offre « la chasse, le jeu, le bal, et jusqu'à une belle courtisane » où il manque perdre sa vertu. Il se contente de se « saouler jusqu'à perdre la raison ». Il ne semble pas que les femmes aient joué un rôle prépondérant dans la vie, ni le dérèglement ultérieur de Brienne.

En fin août, il arrive à Mayence, où il doit demeurer presque deux années. Il y apprend : la « logique, physique, morale, métaphysique, mathématique, la théologie en abrégé », se perfectionne en la langue latine, apprend l'allemand, l'espagnol, l'italien. Avec le suédois et le polonais qu'il pratiquera bientôt, ce jeune diplomate pourra causer couramment en 5 langues de l'époque. C'était alors chose rare.

Il met à profit les vacances suivantes pour assister, à Ratisbonne, au couronnement du « roi des Romains », où son rang lui permet de prendre place à la table des princes de l'Empire. Pour la première fois se manifeste, en même temps que sa curiosité d'esprit, la manie d'écrire et de latiniser qui tiendra une si grande place dans sa vie. L'Ambassadeur de France lui a laissé voir les Notes qu'il a expédiées ou cours de la Diète de Ratisbonne : il croit devoir en prendre copie pour lui-même, en faire un abrégé en latin, et faire copier, en 5 volumes in folio, une version complète en allemand !

Il revient bientôt à Mayence pour une nouvelle année d'études. Il soutient des « thèses de toute la philosophie, dédiées au Roi », se « cachant dans la poussière de l'école »

qu'il secoue enfin, après avoir pris le bonnet de « bachelier aux arts », le 1^{er} juin 1654. Cela marque la fin de ses études. Nous voyons qu'elles ne furent pas mal conduites, et qu'il en sut profiter. Brienne se vantera d'une mémoire remarquable. Ce n'était pas assez dire.

Brienne n'a pu passer ces années studieuses sans plaindre un sort aussi uni. Je me trouvais, dit-il, « loin du bruit et du tumulte des armes qui me donnaient des pensées généreuses. Et plût à Dieu que j'eusse suivi la vocation militaire! Tous les malheurs de ma vie ne me seraient pas arrivés ». Il se plaint que son père ait « violenté » ses inclinations. Nous verrons souvent sous la plume de Brienne ces lamentations. L'incertitude de sa vocation sera toujours une des marques de son instabilité d'esprit.

Au lendemain du couronnement de ses études, il commence le voyage qui doit le mettre en relations avec les chancelleries d'Europe. Il s'arrête quelques jours à La Haye; bientôt il est à Cologne. « Je postulai à ces endroits pour être reçu Chartreux », dira-t-il dans ses Mémoires. Il n'est pas agréé. Mais déjà, il a pensé entrer en religion. Pourtant, il ne semble pas encore bien imprégné de l'idée religieuse. « C'était le temps, dit-il, où j'étais bien plus soigneux de lire le Prince de Machiavel que l'Evangile ». Ce désir du cloître survivra par intermittences, à chaque période troublée de son existence, comme s'il sentait le besoin de n'en pas assumer lui-même la direction.

Par ailleurs, cet échec ne semble pas affecter le plaisir qu'il prit à son voyage. L'accueil flatteur qu'il devait par-

tout rencontrer n'y fut pas étranger. Il a commencé à La Haye la relation de ses aventures, pour n'en pas perdre le profit, et ne pas les laisser ignorer.

Il passe à Hambourg, où il manque d'un jour la reine Christine de Suède. Il traverse ensuite rapidement le Danemark, en raison de la peste qui y sévissait, après avoir été toutefois reçu par le roi. Il pense se noyer en traversant le Grand Belt, où Maître Blondel se souvient à temps qu'il avait été grand navigateur. Après Elseneur, il arrive, en septembre à Stockholm. Il s'y arrête près de 5 mois, retenu par une « fluxion sur les yeux » qui a entraîné d'interminables « fistules lacrymales ». De toutes façons il y devait attendre le mariage du roi de Suède Charles Gustave pour présenter, en qualité d'envoyé extraordinaire, les compliments de « conjouissance » de Louis XIV.

Il quitte enfin Stockholm le « propre jour de la Chandeleur » et s'équipe en explorateur pour se rendre à Dantzic en contournant le Golfe de Bothnie. En traîneau il traversera la Finlande, l'Esthonie, la Livonie et la Courlande. Il pensait pousser jusqu'à Tornea, mais apprenant qu'une bande de Lapons campait à proximité d'Umea, il se décide à étudier de près cette race encore inconnue : à son retour cela lui permettra un beau succès de conteur devant la Reine et ses filles d'honneur. Il arrive enfin à Riga après une équipée qui pouvait à ce moment passer pour une expédition remarquable. Le duc de Courlande le reçoit avec une civilité extrême ; néanmoins, il gagne bientôt Memel, fait ses Pâques à Koenigsberg, touche Dantzic. Le reste du voyage

s'accélère. En avril il est accueilli à Varsovie, par la Reine Marie de Gonzague, comme un allié de sa maison. Il descend à Cracovie, Vienne, à Prague, traverse le Tyrol, arrive à Venise. Il s'arrête un peu à Florence, séjourne longuement à Rome. Embarqué à Palo, il touche la terre de France après 3 années d'absence, en novembre 1655. Quinze jours après, il est à Paris, où son père « pleure de joie de revoir un homme fait ».

Dans ses Mémoires, Brienne nous a donné une relation détaillée de son voyage. Nous y voyons s'affirmer déjà certains traits de son caractère. C'est d'abord une vanité naïve — explicable chez un voyageur de 20 ans traité en personnage — mais sans grandeur. Brienne ne connaîtra pas l'orgueil des grands ambitieux; mais il se montre jaloux des petits succès que lui assurent l'élégance de sa garde-robe, son habitude des Cours, l'aisance avec laquelle il présente des harangues soigneusement préparées.

En revanche, il fait montre d'un esprit ouvert, curieux de tout. Les mœurs démocratiques des Pays-Bas lui sont l'objet d'une peinture étonnée; il s'intéresse aux mines de cuivre de Cupperberg comme aux collections d'art qu'il peut rencontrer. Il ne manque pas, à Leyde, de rendre visite au grand mathématicien Huyghens, de même qu'il se trouve retenu à La Haye par le charme d'un bon humaniste d'alors, P. Chanut. Avec nos résidents à l'étranger, il s'essaie à la diplomatie, cherche à démêler les intérêts des Cours qu'il traverse. Il est toujours en éveil, son esprit touche à tout, son jugement souvent sûr.

Dans les lettres qu'il lui adresse régulièrement, son père lui recommande « devant toutes choses » la discrétion. C'est en effet un point faible chez ce futur diplomate: il perce en maints endroits de son voyage.

Trois semaines après son retour, Brienne était fiancé à Henriette de Chavigny, fille cadette de Léon Bouthillier de Chavigny, lequel avait encore treize de ses vingt-deux enfants! Les partis ne lui manquaient pas. Sa mère, supposait-il modestement, « ne désira ardemment ce mariage que dans la seule vue de satisfaire aux reproches mal fondés que que lui faisait Mme Bouthillier, son amie, de s'être emparé de la charge de son fils ».

Il reconnaît toutefois que la jeune femme était telle, soit pour la personne ou pour tout le reste, qu'il serait difficile qu'il se rencontrât mieux ». Elle apportait 400.000 livres de dot. Le mariage fut célébré en grand apparat le 15 janvier 1656, à Saint-Paul. En novembre suivant, survenait une fille qui devait devenir la marquise de Poigny et mourir à 23 ans.

Dans ses Mémoires, Brienne parle assez peu de sa femme. Il dira seulement d'elle à cette époque: « Elle avait « en son humeur de grandes inégalités, car des jours elle « était folle jusqu'à l'emportement, et en d'autres elle était « froide jusqu'à l'indifférence ». Il aurait eu besoin d'une humeur plus égale. Elle était ambitieuse, mais ne semble guère avoir eu d'influence sur son mari: jeune quand il n'en était pas besoin, occupée par ailleurs dans le temps qu'il l'eût fallu.

LE MINISTÈRE

Brienne s'intéresse infiniment plus à ses débuts à la Cour. Mazarin lui a fait l'accueil le plus flatteur, lui disant que sa réputation était si extraordinaire qu'il lui suffisait de la justifier. C'est le maître de l'heure; Brienne va s'employer auprès de lui.

Il réussit d'autant mieux que le Ministre supporte malaisément la fatigue et l'entêtement du vieux Brienne; la facilité, la souplesse du fils ne peuvent que gagner au contraste. De fait, le 22 mai 1658, à 22 ans — trois ans avant l'âge fixé — il obtient de pouvoir exercer sa charge de secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères en cas d'absence ou de maladie de son père.

Du jour qu'il commence son existence ministérielle, il

tient le registre de sa correspondance — retenons cette tendance à « noircir du papier ». En fait, son activité ne s'exerce encore que sur des questions secondaires. Mazarin, qui l'emploie volontiers, ne juge pas à propos de l'initier aux secrets de sa politique. Il n'a que 22 ans, et sa charge ne lui est pas dévolue en nom propre.

Il ne l'exerce que pendant les déplacements de la Cour, que son père ne peut maintenant accompagner: c'est le voyage à Calais, puis à Abbeville; ce sont bientôt les différents déplacements qu'entraînent le traité des Pyrénées, et, en 1660, le mariage de Louis XIV. En cette occasion, c'est lui qui doit lire la formule du serment que prêtera le Roi sur les Evangiles. Rôle encore honorifique, dont il sent le prix, sans regarder plus haut.

Peu après, il a l'occasion de suivre la maladie, puis la mort de Mazarin, son protecteur. C'est pour lui une grosse perte, dont il ne mesure pas encore l'étendue.

Au lendemain de la mort de Mazarin, le jeune Roi réunit son Conseil, et fait savoir son intention de gouverner directement: c'était un maître qui s'annonçait, et devaient le comprendre les Ministres qui l'entendaient. Brienne est de ceux-là au premier chef: c'est à lui qu'est confiée la rédaction du Mémorial du Conseil. Et le Roi ne cache pas qu'il entend être secondé par des hommes de labeur régulier, qui soumettront à sa décision journalière la marche de ses différents services.

En ce qui le concerne, Louis XIV n'a pas oublié son ancien compagnon de jeux. Il est tout disposé à lui per-

mettre de remplacer son père, de plus en plus intraitable, ne serait-ce que pour « se débarrasser de lui, le vieux Brienne, qui avait une tête de fer » (1). Cette date, que tout désignait pour le début de sa fortune politique, marque en fait pour Brienne le commencement de sa déconvenue.

Il semble n'avoir pas pris au sérieux l'intention du jeune Roi, et peut-être le Roi lui-même. Il ne comprend pas ce qui lui est demandé. Voilà la source de ses déboires politiques. Il est curieux en tous cas de voir que cet homme qui a tracé, de la grandeur et des petitesse de Richelieu (1), et plus tard de Mazarin, un portrait si remarquable, n'a pas un instant compris le caractère véritable de Louis XIV.

Quoi qu'il en soit, au Louvre comme en son privé, il commence d'accumuler les fautes.

La passion qu'il a conçue pour le latin, et qui l'absorbe, semble-t-il, plus que ses fonctions, lui fait faire ses premières bévues. En 1660, il fait éditer par Cramoisi au Louvre, une petite plaquette où il a conté, en un latin travaillé, l'histoire de son voyage: c'est l'« Itinerarium », qui est flatteusement accueilli. Brienne, qui sait mal se mesurer, a le tort de n'y pas oublier une lourde anecdote suédoise, grivoise même en latin. Il ne voit pas la double faute: Louis XIV n'a pas encore dégagé la Cour de son austérité première, et il n'aime

(1) Abbé de Choisy, Mémoires.

(2) Voir la thèse de M. le Dr Minet, Paris 1926, qui jette sur Richelieu un jour inattendu, qu'avait fort bien saisi Brienne, qui va jusqu'à dire de lui: « ...Dans le fond, il était fou... »

pas le latin, qu'il sait mal, et veut voir supplanté par le français.

Presque dans le même temps, il veut jouer les Mécène et se compose une cour de petits versificateurs, pour la plupart jésuites, que protégeaient tout récemment Foucquet. Si bien entouré, et louangé, il se met à l'œuvre. Il donne, précédée de poèmes qui chantent ses mérites, une deuxième édition de son *Itinerarium*, et prend soin de la répandre largement dans les bibliothèques amies. Il se fait le « publicateur », toujours en latin, des œuvres de Guy Patin, des vers de Madeleine, de la prose historique de Prioleau, assez louche personnage dont il n'eut guère à se louer. Servi par une réelle facilité,

« Quidquid tentabam dicere virtus erat »

il écrit sans grand soin. Il reconnaîtra plus tard en un moment de franchise qu'il ne sait « point bien la mesure, et « je suis sujet à faire des fautes, nous dit-il. Mais le Père « Gabriel Cossard, mon dernier maître, revoyait de son « vivant mes ouvrages, et les remettait en bon ordre à peu « de frais ».

A sa cour habituelle il a essayé d'ajouter Boileau. « Comme sa dignité en ce temps était considérable, écrit « Boileau, je ne pus résister à la prière de mon frère... qui « m'engagea à faire des vers phaleuces à la louange de ce « fou qualifié, car il était déjà fou. J'en fis donc et les lui « montrai. Ils ne furent pas trouvés bons, et ils ne l'étaient « pas en effet ». La collaboration se termina par une

épigramme de Boileau... A la fin de sa vie, Brienne pensera encore à lui pour tromper sa solitude de reclus.

En même temps, il s'est mis dans la tête de continuer la tradition ouverte par Mazarin, et de réunir une ample collection de médailles, de statues, d'armes et surtout de tableaux. Là, son intuition le sert mieux. Il a été certainement un des bons connaisseurs de son siècle. Il se vantait de tenir tête aux meilleurs marchands de l'époque, et d'être cité dans les expertises délicates. Il a dressé d'ailleurs le catalogue et la description de sa galerie de tableaux dans un ouvrage « *De Pinacotheca sua* » qui révèle l'homme de goût. Par l'intermédiaire du Roi, auquel il dût les vendre par la suite, la plupart de ses toiles sont au Louvre. Il avait su réunir les meilleurs maîtres et les plus variés. Nous ne ferons que citer parmi eux les noms de Dominiquin, de Raphaël, de Poussin, de Carrache, du Gobbo, etc.

Voilà deux passions qui n'arrangent guère ses affaires. Car Brienne n'est pas riche; il ne touche qu'en partie les revenus de sa charge. Même en usant largement de la patience des créanciers, Brienne ne saurait soutenir pareil train de vie: il cherche le complément de ses ressources dans le jeu. Et, comme il est volontiers d'usage à cette époque, il aide la chance. Cela le conduira en de mauvaises histoires — d'aucuns ont dit à Saint-Lazare. Il se défend bien d'avoir jamais triché au jeu, mais il reconnaît que la chance lui était nécessaire... « Ma plus grande peine était mon extrême « pauvreté, et sans le jeu, il m'eût été impossible de subsister à la Cour ». Ailleurs il avoue s'être tiré d'affaires

seulement grâce à « quelques revenants-bon extraordinaires » et grâce au jeu « je jouais beaucoup et je gagnais plus souvent que je ne perdais ». Les abbés de Cessac et de Gordes, et bien d'autres, ont-ils été mauvaise langue en accusant son adresse plus que sa chance? Dans ses *Mémoires*, Péréfixe de Beaumont — une autre de ses victimes — dira crûment qu'il alla jusqu'à tricher à la table du Roi — ce qui n'était permis qu'au Roi.

Ce manque d'équilibre et de pondération, nous en trouvons maintes fois la marque dans son activité au Louvre. Il s'était déjà montré important et brouillon sous le ministère de Mazarin. Il semble avoir (1) été de ceux qui excitèrent le Cardinal contre les Jansenistes; quand l'ordre est donné de disperser Port Royal, il accourt, prévient d'Andilly, cherche à parer la menace...

Quand meurt le Cardinal Mazarin, il s'empresse de faire savoir au duc, son héritier, la libéralité du Roi qui dépossède, à son profit, la Reine de son gouvernement de Bretagne; l'instant d'après, il prévient Anne d'Autriche de la disgrâce qui l'atteint, se flatte de la parer sous peu; et le voici qui rejoint le duc de Mazarin, lui fait la leçon, obtient son désistement. Puis, comme si de rien n'eût été, et fort satisfait, Brienne va transmettre au chancelier Séguier l'ordre *secret* dont il était dépositaire.

L'anecdote est assez mince: le duc de Mazarin n'aurait eu, somme toute, qu'un gouvernement de plus à perdre. Nous

(1) Voir l'Etude de M. Bonnefoi.

le citons parce qu'il peint à merveille le manque inconscient de discrétion de Brienne dans une fonction qui demandait cette qualité devant toute autre. Mais le fait n'est pas unique; n'avoue-t-il pas, entre autre, avoir traduit en latin un acte de son gouvernement? Tôt ou tard, quelqu'un de ses exploits devait parvenir au Roi. Déjà, celui-ci devait avoir peu de confiance dans un Ministre qui trouvait tant de loisirs, et les employait si mal.

Et pour comble de malchance, ou de maladresse, Brienne va s'aviser de sembler se mettre en travers des amours naissantes du Roi. Il a remarqué la jeune La Vallière, et ne manque pas de lui dire « quelque douceur en passant », ce qui ne semble pas le conduire bien loin. Mais le malheur veut que par deux fois le Roi les surprenne en a-parté et semblant se cacher de lui. Sa jalousie est cruellement éveillée: oubliera-t-il cet incident quand, le lendemain, Brienne l'aura assuré de la pureté de ses intentions et se sera dit trop heureux de s'effacer devant son Maître?

On a voulu voir ici la raison de la disgrâce de Brienne, et même de son incarcération. Celle-ci eut lieu alors que La Vallière était bien oubliée; et dès avant d'éveiller la jalousie du Roi, Brienne était depuis quelques mois déchargé de la rédaction du Mémorial qui lui revenait de par sa charge. Il suffisait à Louis XIV qui, à ce moment, prenait à cœur les moindres détails des affaires, d'avoir jugé l'inaptitude de Brienne à ses fonctions pour l'en déposséder. Les histoires de jeu, leur apparente rivalité amoureuse, étaient de surcroît.

Toujours est-il que Brienne est progressivement déchargé

de ses attributions; bientôt le Roi lui laisse entendre qu'il attend sa démission. Brienne s'y refuse. Au milieu de l'année 1862, il reçoit l'ordre de s'éloigner temporairement de la Cour.

LA DÉBACLE

Il se retire d'abord à Beauchamp, dans la Manche, chez un de ses beaux-frères, le Marquis de Gamaches. A la prière de sa femme et sur l'intervention de la Reine, le Roi le rapproche de Paris, et lui ordonne de se tenir jusqu'à nouvel ordre à Saint-Denis, dans une dépendance du couvent qu'avait fondé son père. Il obtient de changer cette résidence pour recevoir à Vanves l'hospitalité du président de Thou.

Il s'est refusé jusqu'alors à vendre sa charge sur les conseils de sa femme qui ne désespérait pas encore de lui « voir gouverner le royaume » ! Mais le Roi fait pression. Il a dit au Conseil d'En Haut « qu'il voulait absolument que Lionne « continuât à faire les Affaires Etrangères, et qu'il fallait « bien que Messieurs de Brienne obéissent à l'ordi-

naïre » (1). Il se soumet enfin, et en avril 63, les Brienne cèdent leur charge à Lionne pour 900.000 livres, dont 200 seulement reviennent au fils.

Les embarras d'argent ajoutent à la déconvenue de Brienne. Il ne peut plus faire patienter ses créanciers. Sa femme obtient séparation de biens en ce même mois d'avril, et pour restituer la dot, Brienne doit vendre meubles et bonne partie de ses collections. Ce n'est pas assez. Sa femme ne peut survivre à la perte de ses ambitions et meurt en décembre, grosse d'un 4^e enfant (2).

Cet effondrement n'a pas demandé une année. Brienne a cherché une consolation dans les lettres: il écrit, plus que jamais, de longues épîtres en vers latins, et commence d'écrire en vers français. Mais surtout il s'est « mis dans la dévotion » dont il s'était jusqu'alors peu soucié. « Je ne connaissais encore Dieu et ses voies qu'imparfaitement. » Il y trouvera plus tard la consolation de sa vie. Pour l'instant, il y apporte la même impulsion déréglée.

(1) Mémoires de l'Abbé de Choisy.

(2) Brienne avait, outre une fille cadette, future Comtesse de Cayeux, un fils, Henri-Louis que St-Simon dit avoir été à son tour pensionnaire de Saint-Lazare. Encore que cela sortit de notre sujet, nous avons cherché la confirmation de cet internement. De 1673 à 1743, date de sa mort, nous avons la liste des prisonniers de Saint-Lazare: H.-L. n'y figure pas. Il eut en tous cas un fils et un petit fils qui continuèrent la lignée des Ministres inaugurée au XVI^e siècle: Etienne-Charles, archevêque de Lens, qui fut ministre des Finances en 1687, emprisonné sous la Terreur, et ne dut qu'à sa mort d'éviter l'échafaud; son petit fils Athase-Louis-Marie qui avait épousé Marie-Anne Fizeux de Clémont, fille du Seigneur de Moyen-Thié-rache, fut ministre de la Guerre de Louis XVI, puis décapité en 1794.

« Peut-être sans vocation, je me jetai, poussé par mon
 « désespoir, comme un fou dans l'Oratoire... où je ne fus
 « pas plus tôt que je m'en repentis... — par moments, elle
 « devient pathologique. Dieu m'appelait à la Chartreuse,
 « et je n'obéis pas à sa voix... je voulais mener la vie de
 « Chartreux dans l'Oratoire, ce qui me jeta dans de très
 « grandes insomnies. Enfin, je succombai sous le faix de
 « mes austérités mal réglées, et je devins fort infirme... inu-
 « tile à toute sorte d'exercice régulier et fort à charge à
 « moi-même et aux autres... Le bain et le lait me rétablirent
 « un peu. » C'est vraiment l'auto-observation d'un malade.

Cette retraite tumultueuse, qui va durer 7 années, est coupée d'accalmies. Sa conduite fut quelque temps assez bonne pour qu'on l'envoyât à Angers se préparer au sous diaconat, qu'il reçut en 1655. Puis il reprend quelque liberté, où réapparaissent les marques de son dérèglement. On le voit, avec l'Oratoire (1), reconnaître la condamnation du Jansenisme; avec Arnaud, se rétracter; bientôt user de ses relations avec les Jésuites pour se faire remettre les libelles qu'il transmet à leurs adversaires. On le soupçonne fort d'avoir dérobé au candide Arnaud d'Andilly une copie qui aidera à la publication des Mémoires de la Rochefoucauld, et celle du « Traité de la Mécanique » de Descartes qu'il transmet au P. Poisson. Il prépare et fait paraître un recueil de « Poésies chrétiennes et diverses, dédiées à M. le Prince de Conti par M. de La Fontaine » qui toutes ne sont pas

(1) Nous empruntons ces détails à l'étude de M. Bonnefon.

édifiantes. Il édite sous son nom des recueils pieux qui ne sont pas de lui. Sa manie de se mêler à tout manque faire un bien autre désastre et sans l'intervention d'Etienne Périer, Brienne neus eût accommodé à sa façon les « Pensées » de Pascal. Ne reproche-t-il à Mme Périer « de s'opposer à la
« gloire de celui qu'elle aime... ...Nous aurions le droit de
« vous dire que l'auteur serait parfaitement d'accord avec
« ceux qui ont osé faire dans ses écrits ces petites corrections
« s'il était encore en état de pouvoir nous dire lui-même
« son avis. »

C'est aussi de cette période que date la passion que Brienne conçut pour une belle et tendre poétesse d'alors, Mme des Houlières, et qui survivra au trouble de ces années tourmentées. — Amour platonique, nous avoue Brienne, qui n'était pas homme à ménager dans ses Mémoires l'honneur d'une femme. « Alors que ses chansons sont amoureuses et tendres, son cœur ne l'est pas ». Entre celle qu'il appelle Iris et lui, il n'existera d'autre liaison qu'un goût commun pour les vers et les chansons. Brienne parlera trop et trop longtemps de cette passion pour que le caractère platonique ne nous en paraisse singulièrement involontaire. Et peut-être ne fut-il pas sans influence sur l'équilibre si incertain de son esprit.

Entre temps, Brienne, qui a fait donation partielle de ses biens à son fils, est repris de son goût pour les estampes et les tableaux ; il y épuise ses revenus, et davantage ; sa famille s'inquiète.

A l'Oratoire, on se lasse de ses incartades ; et cette année

1670 va marquer lourdement le sort de Brienne. En février, le P. Senault, qui trois ans auparavant, à l'occasion de la mort du vieux Brienne, chantait les vertus du père et louait la pitié du fils, chasse de l'Oratoire le « confrère Brienne » pour « sa mauvaise conduite ». En avril, il doit vendre l'hôtel familial, après avoir été saisi « en ses meubles » par un créancier. En décembre, son frère, l'Evêque de Coutances, ouvre la procédure pour le faire interdire. Depuis quelques mois Brienne a épuisé l'hospitalité de divers amis. Il sent se préciser la menace de l'internement. Avant la fin de l'année, il est hors du Royaume.

Brienne a quitté la France pour les états du duc de Mecklembourg. Y a-t-il été attiré comme on l'a dit, par une passion pour la duchesse de Mecklembourg — autrefois Isabelle de Montmorency, et indulgente à ses amants ? Nous n'avons pu trouver grand traces du séjour qui maintint, trois hivers durant, Brienne dans cette principauté du Nord de l'Allemagne. Mais sans savoir ce qui put amener le duc — ou la duchesse — de Mecklembourg à l'appeler à Schwerin, leur capitale, nous avons sur l'état de Brienne au moment de son voyage un témoignage singulièrement intéressant.

C'est celui de P. Bidal, — le futur baron d'Asfeld, — notre résident à Hambourg, chargé d'affaires du Roi pour les Pays-Bas et quelques-unes des principautés allemandes voisines. Ancien obligé du vieux Brienne, il recueille le fils lors de son passage à Hambourg ; il est affligé de sa détresse,

mais il craint surtout les indiscretions d'un ancien Ministre de France, et demande des instructions à son sujet.

Le 12 novembre, il écrit à Lionne : « M. de Brienne [m'a conté qu'] « ayant appris que MM. ces Parens avaient fait marché de 2.000 livres par an pour le mettre en l'Abbaye de Chailly, qu'il avait pris la résolution pour éviter cette retraite et la dureté de ces Parens de ce retirer, qu'il en aurait fait parler à M. le Duc de Mecklembourg, que ce Prince l'aurait fait enlever et lui auroit donné trois de ces chevaux avec deux de ses domestiques pour le conduire sur ces Estatz... Je lui ai fait offre de ma Maison de cette ville... pour deux et trois ans avec l'équipage d'une personne de sa condition... Je luy ai dit ce qu'on pouvait dire suivant le service du Roy à une Personne de condition très affligée, et qui n'a point de plus grands ennemis que dans sa propre personne... Je connais le tort qu'une Personne comme M. le Comte de Brienne qui va extrêmement vite peut faire dans les Cours de Berlin... en parlant contre les Intheretz du Roy et de la conduite des affaires, je ne dis pas cela sans sujet, et sans en être fort informé... je prends la liberté d'escrire mes petitz sentimens quy serait que Sa Majesté pardonnât à M. de Brienne... lui donnât quelque bénéfice... éloigné de vingt ou trente lieues de Paris. Du moins s'il ne peut éviter de faire des impromptus, il vaut mieux que ce soit en France... que de les faire à la vue de tous les Etrangers qui se serviront bien de ce quy luy reste de bon et ce mocqueront de ces faiblesse... [Le Duc de Mecklembourg lui a offert] d'être Mareschal de tout son Estat, ou l'Evesché de

Kalembourg avec 12.000 livres de Rente... Cependant ce Seigneur soupire après les Emplois après... s'estre mis en estat d'en estre Eloignez... »

Lionne répond à Bidal le 9 janvier 71 : « Le Roi est fâché de l'équipée qu'a fait M. le Comte de Brienne plus pour la considération du préjudice qu'elle peut faire à lui-même et à ses enfants que pour aucune autre raison. Contribuez pour ce que vous trouverez aux occasions à ramener son esprit et à lui conseiller son retour en France... »

Nouvelle lettre de Bidal le 19 janvier :

« En deux matinées [il] a dépensé 300 eccus dont je luy en avois prêté partie, il avoit mis à part pour une somme considérable de livres, tout lui estoit propre, et il seroit venu à bout en peu de temps de la Banque d'Hambourg s'il en eût eu la disposition... et à dire la vérité, M. de Brienne est attaqué d'un mal que sans un grand miracle il aura peyne à sortir... Je doute fort qu'il demeure longtemps, veu l'inquiétude perpétuelle dont il est agité... [il est] véritablement à propos de le retirer en France même pour l'empêcher de parler comme il fait, estant encore persuadé qu'il est plus habille que ceux qui ont faict les livres, et ne disant que des choses qui pourraient lui faire extrêmement tort. »

Le 26 janvier, Bidal transmet à Lionne les propos du gentilhomme allemand qui vient de conduire Brienne à Schwerin :

« M. de Benseau dit que l'on luy a osté le vin et le tabacq et qu'il se porte un peu mieux... Il m'a dit que

M. de Brienne c'estoit offert à M. l'Evesque d'Oznabruck pour être précepteur des Princes ces enfans, il ne faut plus ce mettre en peyne de cette affaire... »

Le 20 mars, nouvelle alerte : Brienne veut gagner la Suède. Il est vraisemblable que le duc de Mecklembourg lui a offert un poste d'ambassadeur.

« Je n'ozerois vous faire le détail de tout ce que M. de Benseau accuse M. le comte de Brienne, quoy que je croye ce gentilhomme homme d'honneur, trouvant des Crimes quy me font dresser sy peu de cheveux quy me reste, et en vérité ce bon Seigneur est à plaindre d'être sujet à des faiblesses sy extraordinaires et qui surpassent bien les impromptus. Si Mondit Seigneur Comte de Brienne ce retiroit soulz la domination de Suède ou autre, ce quy luy reste d'esprit estant plustost à faire du mal que du bien, ... je croy que le meilleur parti estoit celuy que Mrs. ces Parens avaient prix de le mettre en lieu de seuretté... »

Il ne semble pas que Brienne soit allé en Suède. Peut être ne fut-il Evêque, Maréchal ni Précepteur. Nous savons seulement qu'en août 72 il était toujours à Schwerin. La Duchesse de Mecklembourg écrit à son confesseur, le bénédictin Dom Louis d'Achery que Brienne a fait sa compagnie habituelle d'un illuminé, prisonnier volontaire à la folie fort édifiante, et Brienne sait encore, par « ses saillies » étonner ce pauvre homme... Quelques jours après, elle avoue « qu'à l'égard du pauvre M. de Brienne, il est dans des actes terribles depuis quelques jours ; cela lui est arrivé déjà plusieurs fois. Je donnerais beaucoup pour qu'il fût en France. »

Ce sont encore ses lettres qui nous font savoir la date du retour de Brienne. En mars 73 elle écrit : « J'ai peur, à moins que M. de Brienne ne soit plus changé qu'il ne paraît dans sa lettre, qu'il ne dise à M. mon mari (1) des choses inutiles », et deux mois plus tard : « Je m'avise que pour 10 pistoles l'on peut tout faire dire à M. de Brienne, et que, s'il a su quelque chose, il le dira ».

A ce moment, Brienne s'est retiré chez les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés ; en été, il gagne l'Abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Son retour n'est pas ignoré du Roi ; s'il a fait, semble-t-il, libre choix de ces retraites, le séjour lui en demeure imposé par ordre verbal du Roi aux religieux qui l'ont recueilli. Pourtant, au début de 1774, nous le retrouvons à Versailles ; sans doute voulait-il, comme il en avait exprimé l'intention, se « jeter aux pieds du Roi » et lui demander directement ses ordres. — Son échappée de Saint-Benoît a-t-elle précipité la décision du roi ? Un exempt du Grand Prevost, muni d'une lettre de cachet du 27 janvier 1674 vient le prendre à Versailles et le conduit à Saint-Lazare.

(1) Le duc de Mecklembourg, alors à Paris, maintenait sa femme à Schiverin.

LA LETTRE DE CACHET

C'est qu'en effet depuis décembre 1670, où nous avons vu son frère commencer la procédure pour le faire interdire, ses Parents ne sont pas demeurés inactifs. Brienne a trois enfants, et les bribes de sa fortune sont menacées; sans doute, il s'est dessaisi en faveur de son fils, mais Brienne est-il à s'embarrasser de si peu ? L'Evêque de Coutances a invoqué pour justifier sa demande « 5 billets en forme de lettres mises, des 17 et 20 octobre derniers, les autres sans date, « tous écrits de la main du dit sieur de Brienne et qui font « connaître sa mauvaise conduite, inconstance et foiblesse « de son esprit ». C'étaient peut-être, entre autres, ces deux billets que nous avons eu en mains aux Archives Nationales. L'un est adressé au duc de Roquelaure.

« Après avoir bien pensé, je n'ai trouvé que vous d'assez « généreux en France pour vouloir bien obliger un misérable. « J'ai affaire, Monsieur, de 3.000 livres pour un an, me « les pouvez-vous prêter ? vous me sauvez l'honneur, vous « me conserverez la vie. »

L'autre est dépêché à « Monsieur Chanoine » pour régler « l'accommodement » de ses montres ; s'il retient la petite montre d'acier, il rabattra 12 livres ; c'est bon marché : elle en a coûté 300 ».

C'est assez suggestif. Le 12 mai 71, le Tribunal interdit Brienne, et désigne M. Dauvert « bourgeois de Paris » pour gérer ses biens, sur lesquels il lui servira la pension de 5.000 livres qu'il s'est réservée.

Mais ses démêlés avec ses Parents ne sont pas terminés. L'interdiction leur suffit tant que Brienne est en France, et sous leur contrôle. Du jour que sa trace leur échappe — c'est l'équipée de Schwerin — selon l'usage, ils demandent au Roi de prendre la mesure qu'ils estiment nécessaire à la sauvegarde de la renommée et du patrimoine familial : le 23 mai 1671, l'aîné de la famille l'Evêque de Coutances, adresse au Lieutenant Civil son « avis de parent » : il demande l'internement de son frère.

Les lettres de cachet, qui ont suscité tant de colères mal informées, ont été réhabilitées dans le grand public en particulier par l'ouvrage bien connu de M. Funck Brentano. Nous savons qu'elles sont de trois ordres : les lettres pour affaires de police, « destinées à protéger la société contre les gens dangereux » (1) ; les lettres pour affaires d'état, sauvegarde de

(1) Malesherbes.

l'autorité royale, celles-ci plus discutables ; les lettres pour affaires de famille, de beaucoup les plus nombreuses ; ces dernières seules nous intéressent.

On n'en peut comprendre le sens et la valeur qu'en se reportant à la conception de l'ordre social sous l'ancien régime, et plus particulièrement au XVII^e siècle qui en représente la plus pure expression. L'Etat nous apparaît formé non d'individus — notion très postérieure — mais de « la somme de lignées du royaume ». Seule, compte la famille ; et comme le *Paterfamilias* antique, le chef de famille peut user d'une autorité presque sans limites pour maintenir intacte la vertu de la Maison dans ses éléments essentiels : « la tradition, le patrimoine, l'honneur » (2). Quant au Roi, c'est le chef naturel des chefs de famille. Sentent-ils leur Maison menacée : ils sollicitent la lettre de cachet qui substituera l'autorité royale à leur autorité défaillante : « la lettre de cachet, c'est l'extension de la puissance paternelle » comme l'a bien définie Malesherbes.

La lettre de cachet est demandée au Roi — ou au Lieutenant Civil qui le représente — dans une requête où le chef de famille expose ses inquiétudes en quelque endroit de son gouvernement, et donne son opinion personnelle, ainsi qu'en témoigne la formule terminale : c'est « l'avis de parents ». Ceux-ci ont un caractère toujours familial, souvent familial. Nous voyons un père demander pour quelque temps

(2) Funck Brentano : Les Lettres de Cachet.

l'internement d'une jeune fille qui veut se mésallier, ou de telle autre que menace l'empressement d'un prétendant expéditif ! Le plus souvent il s'agit d'un prodigue — ou d'un fou. Parfois, l'avis de Parents prend un caractère tragique : tel fils est menacé d'un jugement infamant ; une lettre de cachet, urgente, pourrait se substituer au pouvoir régulier et éviter l'opprobe d'un nom encore intact...

Car la lettre de cachet n'implique aucune notion de déshonneur : il n'y a pas eu de jugement. Ce n'est qu'une mesure de sûreté.

Le Père de famille qui l'a demandée peut d'ailleurs la faire cesser à son gré, sans même prévenir le Roi — du moins jusqu'en 1682 — quitte à faire reprendre, toujours de lui-même, un internement trop tôt suspendu.

Le pouvoir royal, néanmoins, ne suit pas aveuglément l'avis du chef de famille : la lettre de cachet n'est délivrée qu'après enquête par le Lieutenant Civil. En outre, une fois l'an, celui-ci visite les maisons de correction, s'informe de la santé des détenus et, s'il juge à propos, transmet favorablement une demande d'élargissement (1).

(1) En fait, la visite devait être rapide, si nous en jugeons certains comptes-rendus que nous avons eu en mains. Le suivant, écrit par la Reynie en 1692, est relativement très détaillé : « M. de Brienne, mis au Saint-Lazare le 28 janvier 1674, en vertu d'une lettre de cachet expédiée par M. de Colbert. Il est âgé de 55-56 ans et on sait pourquoi il est enfermé. » (Fonds de Clairambault.)

A titre documentaire, nous donnons de larges extraits de l' « avis de Parents » qui concerne Brienne :

Monsieur le Lieutenant Civil,

... Le manque de conduite et l'inconstance de l'esprit de Messire Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, ayant paru il y a plusieurs années au grand déplaisir de sa famille, elle se serait, dès que le commencement du mal a éclaté, mise en peine d'y apporter le remède que l'on a coutume de pratiquer à cette occasion si ce n'avait été que, reconnaissant lui-même son faible et qu'il ne pouvait pas subsister dans la fréquentation du monde, il ne se fût réfugié dans une retraite de piété et d'honneur qu'il fit dans la maison des Près et l'Oratoire, où, son esprit s'étant raffermi, il donna d'abord toute la satisfaction que l'on pouvait souhaiter... A quelque temps de là, son esprit étant tombé dans le même désordre, il a faict une telle dissipation du bien qui lui restait qu'il a à peine conservé une pension de 5.000 livres. Jusques là même que s'étant mis dans la pensée d'avoir des tableaux et curiositez, il y a faict dépense depuis un an de plus de cent mil livres, sans qu'il lui en soit demeuré aucune chose..., par la trop grande facilité qu'il a de dépenser son argent... Ce qui a fait connaître sa prodigalité et son dérèglement à tout Paris... Et il est d'autant plus nécessaire que la justice s'intéresse à l'administration du peu qui lui reste, et de sa personne même, que les Pères de l'Oratoire, ayant épuisé toute la patience et la bonté qu'ils avaient pour une personne de sa qualité, ont été obligés de le faire sortir de leur Maison ; et s'estant ensuite retiré dans une maison particulière il en

est parti depuis un mois... pour vaquer où son caprice l'a pu porter ; ... si bien que quelque perquisition qui en ait pu être faite depuis ce temps là... il a été impossible de le trouver... Tellement que toutes ces considérations... obligent le Supp^{re} par la charité que sa qualité d'Evesque et d'ainé de la famille après lui [lui confèrent] d'avoir en cette occasion recours aux remèdes convenables pour empêcher un tel mal.

Ce considéré... il vous plaise ordonner que ledit sieur Comte de Brienne sera arrêté en tel lieu qu'il se pourra trouver, pour être conduit en telle maison de piété et d'honneur qui sera désignée, où il pourra être gardé, et qu'il demeurera aussi interdit.. Et vous feriez bien.

CHARLÈS FRANÇOIS,

Evesque de Coutances.

La requête de l'Evêque de Coutances demeura longtemps sans effet, et pour cause : Brienne était à Schwerin. Quand il revint en France, le Roi se contenta d'abord de l'ordre verbal qui devait le tenir à Saint-Germain-des-Prés puis à Saint-Benoit-sur-Loire. — Incartade nouvelle, ou équipée de Versailles ? Le 24 janvier 1674, le Roi signait la lettre de cachet sollicitée depuis trois ans.

LE SÉJOUR A SAINT-LAZARE — L'ÉCRIVAIN

Depuis que Saint-Vincent de Paul avait accepté, en 1632, le prieuré de Saint-Lazare, l'ancienne léproserie — qui ne contenait alors qu'un seul lépreux — était devenue une maison de correction où les Pères de la Mission étaient chargés de garder, outre les enfants de correction, les fous et les prodigues que leur adressait le Grand Prévot. Les Pères s'étaient réservés un bâtiment isolé ; les détenus occupaient le gros du Prieuré.

L'aspect n'en était pas engageant. Six lourdes portes de fer à l'entrée et de gros chiens dans la cour assuraient la fidélité des prisonniers. Chacun d'eux occupait une petite cellule, meublée d'un lit de sangle — avec draps, toutefois, — d'une chaise de paille et d'une table supportant les objets usuels pour la toilette et le repas.

Ils avaient permission de sortir assez souvent dans le clos, toujours suivis de Frères armés de bâtons. Le dimanche, les détenus entendaient messe et sermon dans un étrange grenier transformé en chapelle, encagés individuellement par de gros barreaux de fer. Le cas échéant, la discipline était assurée

par une heureuse graduation de punitions, allant de la suppression de la viande et du pain, à la fustigation et au cachot, lequel était fort redouté.

Encore le séjour n'en était-il pas gratuit. La pension, variable, n'était pas inférieure à 600 livres — si quelque pauvre ne pouvait payer, la pension était portée au compte du Roi — ; elle pouvait s'élever bien au delà. Celle de Brienne était de 2.000 livres.

L'adoucissement ne portait que sur l'ordinaire. Il faut reconnaître qu'alors Saint-Lazare n'avait pas bonne réputation (1) ; de nombreuses maisons de correction adoucissaient au contraire le sort de leurs détenus et leur laissaient même une liberté relative. Le régime des Pères de la Mission était sévère, et dut être pénible à l'ancien Secrétaire d'Etat. En fait, après vingt ans, Brienne sortira guéri de son dérèglement autant qu'il pouvait l'être. Encore qu'un peu austère, nous pouvons voir dans la pension de Saint-Lazare les éléments d'une cure d'isolement.

Pendant longtemps, Brienne ne subira qu'avec peine la perte de sa liberté, la présence d'un gardien attaché à ses pas, le voisinage des fous.

Et pour moi qui connais Saint-Lazare et ses fous,
Pignerol auprès d'eux me semblerait bien doux.

Parle-t-il d'un mort ?

(1) Pour ne pas attrister le P. Coste, archiviste des Lazaristes, qui nous réserva si aimable accueil, nous ajouterons qu'à d'autres époques, Saint-Lazare s'adoucit sensiblement: on vit même des détenus libérés refuser de quitter les Pères de la Mission.

Il est bien plus heureux dans sa paisible bière,
 Que moi dans mon cachot, dans mon cerceuil de pierre,
 Où je suis, tout vivant, enfermé sans espoir.

Encore après dix ans d'internement, il semble présenter une crise de révolte, peut-être d'excitation (2), car on s'avise un jour de lui fermer par « des barres de fer et des planches » sa fenêtre « du côté de Montmartre, d'où lui venait sa plus belle vue ». Après qu'on l'eut fouillé, mis « en chemise et en caleçon », on le ramène dans sa chambre ainsi barricadée.

Après 10 ans que j'endure
 Sans me plaindre ma prison
 On barricade et l'on mure
 La fenêtre de ma prison.

Pourtant l'apaisement se fait peu à peu ; avec le temps, Brienne trouve dans la prière et la culture des lettres la fin de l'inquiétude perpétuelle qui avait rendu sa vie si « traversée. » « Il n'y a qu'elles (les Muses) et la prière qui m'aient soutenu dans mes disgrâces. »

Il finit par accepter avec une très chrétienne résignation la perte de ses biens et de sa liberté, dans laquelle il voit

(2) On est allé jusqu'à dire (Bonneton rapporte seulement le propos sans y ajouter grande créance) que Brienne aurait tué un détenu, le P. Cassagnes, enfermé pour folie, et qui collaborait avec Brienne à son histoire du Jausénisme. Nous n'avons pu trouver la source de cet écho, et ne l'indiquons que pour mémoire.

le rachat de ses fautes, et une heureuse préparation à ses fins dernières, qui font de plus en plus l'objet de ses soins. « Loin de regretter les biens que j'ai perdus, je bénis Dieu de mes les avoir ôtés. » Les pieuses leçons de son enfance, les souvenirs de l'Oratoire, la fréquentation des Jansénistes, et le fonds de la misère qu'il a touché, — lui donnent, dans son humble retraite, plus de calme et de bonheur qu'il n'en connût au temps de sa splendeur. « J'ai encore... de la santé et de la joie malgré mes peines. O mon Dieu, que vous êtes bon ! Si vous ne m'aviez humilié si puissamment, je n'aurais jamais connu vos justices », écrira-t-il à la fin de sa vie.

Il a pu d'ailleurs modifier peu à peu l'austérité première de sa cellule. Avec les 3.000 livres qui lui restent de sa pension — quand il les touche — il a pu se refaire lentement une nouvelle bibliothèque. A sa sortie de Saint-Lazare il aura ainsi accumulé 7 à 8.000 livres « de très bons livres qui me suffisent pour mon usage et que j'augmente tous les jours considérablement de mon épargne ». On le voit, cet amour des livres et des lettres qui faisait le fonds de cet âme versatile a bien survécu aux coups du sort.

De même que subsiste dans son abondante production littéraire à cette période, la même dispersion, la même inégalité qui déconcerte le jugement. Elle eut en tous cas, à défaut d'autres, le mérite d'occuper ses loisirs.

Il a repris avec Mme des Houlières — avec son Iris — sa correspondance interrompue. Sa passion s'est assagie. D'ailleurs, s'il correspond avec le dehors, ce n'est que par

échange d'épîtres. Et puis l'âge est venu, et ce n'est plus qu'un commerce agréable d'esprits cultivés. C'est à elle qu'il adressera l'épilogue de son premier livre de *Mémoires*.

C'est toi, cruelle Iris, qui m'as chargé de fers,
 Trop heureux si mes bras ne portaient que tes chaînes.
 Mais, hélas, depuis neuf hivers
 Que loin de tes beaux yeux je soupire mes peines,
 Sous cent portes de fer et sous mille verrous,
 Par avis de Parents, gent farouche et barbare,
 Je suis reclus à Saint-Lazare
 En qualité de fou parmi les plus grands fous.

 Pour moi, bien qu'insensé, belle Iris, je raisonne
 Encore de bons sens en dépit de mes fers
 Et dis ce que je veux en prose ainsi qu'en fers.

Et il le dit abondamment : « Je crains la peine, quoiqu'homme du monde n'écrive autant que moi et ne barbouille une si grande quantité de papier. » C'est, en effet, sa seule distraction. « ... et comme en ma prison je n'ai personne à qui parler, je m'entretiens avec moi-même, et quand il me vient en pensée un bon mot, je ne le laisse pas s'échapper. »

Hélas, il « craint la peine » ; et cela nous vaut, à côté de pages heureuses, un désordre sans art, qui reflète l'indiscipline de son esprit. C'est du moins ce que nous pouvons en juger par ce qui est venu jusqu'à nous, la presque totalité de ses ouvrages étant égarés. Nous en donnons la liste pour ce qu'elle montre bien la dispersion de son esprit.

En dehors des ouvrages antérieurs à Saint-Lazare, déjà indiqués, et auxquels il faut joindre un « Extrait manuscrit des éloges de Mazarin » imprimé par Ménage, nous relevons :

Traité de la Curiosité, dédié au duc Christian de Mecklembourg, peut-être antérieur à Saint-Lazare.

Histoire secrète du Jansenisme (1684).

Avant 1686, il aura composé, outre partie de ses *Mémoires* :

4 livres d'Odes.

1 livre de satyres.

1 livre d'épisodes.

1 recueil de contes.

1 livre de regrets, en sonnets.

1 livre de Rondeaux.

Noréri (1) connaît de lui :

Remarques sur les règles de la poésie française.

Institutions de Phaulère.

Ses derniers ouvrages sont postérieurs à Saint-Lazare.

Nouvelle méthode pour apprendre facilement la langue latine.

(1) Dictionnaire.

Discours sur les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes.

Deuxième version de ses *Mémoires* (2).

Presque tous ces ouvrages ont été composés à Saint-Lazare. Brienne, on s'en doute, écrivait sans effort. « J'ai
« composé ces 270 vers tels qu'ils sont dans ce volume, et
« n'en ai point fait d'autre brouillon que celui-ci qui, à la
« vérité est un peu barbouillé ; mais l'impression raccom-
« modera tout. »

En dehors de ses travaux sur la peinture et ses *Mémoires*, deux ou trois seulement de ses ouvrages sont venus jusqu'à nous. Ils sont sans importance et sans intérêt.

Il n'en est pas de même de l'histoire des Jansenistes, dont la perte rendait Sainte Beuve inconsolable, et qui aurait en effet jeté un jour anecdotique intéressant sur Pascal, Nicole ou Arnauld d'Andilly. Car Brienne avait été de leur intimité, et nous voyons par ses *Mémoires* quel profit il savait tirer de ce qu'il voyait et entendait. Brienne, qui avait été mal traité par Port Royal comme par l'Oratoire, entendait sans doute se venger de ses anciens amis, ce qui lui fit donner un tour satirique à sa harangue. Le seul titre nous

(2) Les « Mémoires de Brienne ont eu un premier éditeur: Barrière, qui crût devoir les mettre en ordre et les accommoder quelque peu. Plus récemment, M. Bonnefon les a rétablies dans leur version originale. Il a fait précéder cette édition d'une notice fort documentée, où il apprécie l'œuvre de Brienne avec une remarquable compétence. (Société de l'Histoire de France, 1917).

montre la singularité de son auteur. Nous le donnons en entier. « Le Roman véritable, ou l'histoire secrète du Jansénisme, dialogues, de la composition de M. de Nélonie, Sire de Nebrun, baron de Menteresse et aultres lieux, bachelier en théologie dans l'Université de Mayence, agrégé docteur en médecine dans celle de Padoue et licencié en droit canon dans celle de Salamanque, maintenant abbé de Saint-Léger, habitué à Saint-Lazare depuis onze ans, en 1865 ».

D'un tour plus sérieux, ses Mémoires ne sont dépourvues ni de mérite ni d'intérêt. La première partie est de 84 ; Brienne en avait sans doute égaré la rédaction, car il reprend, en 92, sensiblement le même sujet : et ces redites, identiques à quelques détails près, montrent sa sincérité. On le lit facilement. Par lui même ou par les confidences de son père, il connaît mieux que quiconque la Cour et ses principaux personnages. Son esprit toujours en alerte, fureteur, curieux de petites intrigues plus que de grande politique, en font un chroniqueur précieux. Et bien des anecdotes, classiques maintenant, sur Louis XIII, Richelieu, Anne d'Autriche et Mazarin, sur les débuts du jeune Roi, nous ont été transmises par lui. Insipide ou lourde quand il veut hausser le ton, l'allure est simple, directe quand il laisse parler ses souvenirs. Il ne cherche pas l'effet, qui se dégage naturellement de la situation qu'il rapporte. Sa sincérité semble hors de doute : c'est un témoin qui se raconte ou qui conte, ne cherche enseignement ni morale, à la mémoire inépuisable et fidèle. Il ne respecte aucune discipline : un mot vient-il sous sa plume qui éveille quelque souvenir ? il laisse là son sujet, s'égare sur

piste nouvelle, passe d'un règne à l'autre, puis, tant bien que mal, ramène au point de départ son lecteur décontenancé.

Il s'en excuse volontiers. « Tâchons de ne plus faire de digressions », se promet-il souvent. Hélas, la vie de Brienne n'est qu'une continuelle digression, et ses Mémoires, plus riches de spontanéité que de réflexion, sont à l'image de sa vie. Autant que son histoire, ces trois petits livres nous montrent tous les aspects de l'âme de Brienne. Soulignerons-nous encore l'inégalité de son style, tout à tour confus, trivial, limpide, et souvent heureux; sa vanité puérile — un peu tragique chez ce vieillard qui, sur l'humble table de sa geôle, évoque en quatre pages la somptuosité d'un habit, et le cercle que forme autour de ses récits la Reine et ses brillantes dames d'honneur?

Nous tenons toutefois à dégager un trait qui complète notre homme: nous voulons dire l'absence absolue de retenue, de sens social des convenances. Pourquoi Brienne nous confesse-t-il le « cadeau » d'une belle courtisane? (1) de même, il lui semble naturel d'avoir donné à Marion, pour prix de ses amours ancillaires, un riche joyau que lui a laissé sa mère. Il n'épargne même pas sa femme. Citons-le, pour le trait final et la leçon qu'il nous donne:

« Je m'allai coucher... elle ne me fit pas attendre, et
« vint me baiser fort tendrement. Elle se mit à me cares-

(1) Un simple rapprochement de date, autant que la nature et l'évolution de son « dérèglement » ne permettent pas d'envisager chez Brienne une psychose d'ordre spécifique.

« ser, et ses caresses m'apprirent son secret malgré elle. Qui
« t'a appris cela, lui dis-je? — C'est Monsieur, dit-elle de
« son air de précieuse et d'indifférente, c'est Monsieur, le
« duc de Luxembourg... — Je ne sais qu'en croire, car je
« sais bien que vous vous plaisez fort à mentir. — Si ce
« n'est lui, c'est la Garde, si ce n'est La Garde, c'est Lussan,
« c'est le duc de Candale. Vous en voilà bien plus savant.
« Il est vrai que ces quatre galants mes rivaux, si rivaux il
« y a, étaient fort assidus auprès d'elle; mais dans le fond,
« je m'en mettais fort peu en peine. Je m'endormis, et elle
« aussi, comme si de rien n'eût été. »

O sagesse!

LES DERNIÈRES ANNÉES

Il y avait dix-huit ans, presque jour pour jour, que Brienne était l'hôte des Pères de la Mission, quand il s'avisa d'obtenir une liberté dont son frère paraissait peu soucieux. Il faut reconnaître que Brienne, qui savait la force des parents en pareille matière, usa d'une modération dont il n'était guère coutumier.

Le 14 janvier 92, il écrit à M. de Pontchartrain (1).

« Le 28 de ce mois, il y aura 18 ans révolus depuis le
 « jour que le fus conduit dans la maison des pensionnaires
 « de Saint-Lazare, où je suis encore et où je resterai tant
 « qu'il plaira à sa Majesté. Il m'est fort indifférent en quel
 « lieu je fasse pénitence, et je puis dire que de toutes les
 « maisons régulières que je connais, je choisirais celle de
 « la Mission si j'étais encore à quitter le Monde... La
 « grâce que je vous supplie de demander de ma part au Roy

(1) Phelypeaux de Pontchartrain, secrétaire de la Maison du Roi, qui devait être bientôt Chancelier.

« est de permettre à M. le Lieutenant Civil de me venir
 « entendre sur une affaire que j'ai par devant lui. Un fer-
 « mier qui me doit... a cru se mettre à couvert en signifiant
 « à mon Procureur une prétendue interdiction dont je n'ai
 « aucune connaissance... Si je suis insensé, (car on ne peut
 « m'avoir interdit que sous ce prétexte) je dois être déclaré
 « tel par un juge en personne, et nullement sur un avis de
 « parens qui pouvaient alors avoir des motifs de politique et
 « d'intérêt... Il s'agit seulement de savoir si j'ai perdu la
 « raison. Et quand bien même il serait vrai que mon cha-
 « grin m'eust fait faire des démarches particulières, si Dieu
 « m'a redonné ma pleine raison, les lois me sont favorables
 « et je dois être jugé sur la situation présente de mon esprit
 « et non sur mes fautes passées. »

Le prétexte était adroit, et le langage d'une force singulière. Le Lieutenant Civil visita Brienne, et le 5 février rendait compte de sa mission.

« Monsieur... j'ay parlé long-temps avec M. de Brienne
 « que j'ay trouvé de très bon sens et d'une conversation fort
 « aisée ; j'ay mesme été surpris de le voir si raisonnable
 « après une détention de 18 ans... enfermé avec tous les
 « enfans de correction et ceux qui sont foibles d'esprit... Je
 « suis persuadé qu'un homme fort sage en deviendrait fou...
 « Il demande..., etc. »

Brienne souhaitait seulement partager la vie des Pères, jouir, à Saint-Lazare même, d'une « honneste liberté », et se voir servir plus régulièrement sa pension.

La lettre du Lieutenant Civil relatait en outre le minu-

tieux interrogatoire qu'il avait fait subir à Brienne, et qui montre en effet au moins les apparences de la lucidité la plus entière. Pontchartrain accueillit alors avec bienveillance la demande de Brienne. L'interdiction était cassée le 17 avril; la sentence de levée d'interdiction ne devait être rendue que deux mois plus tard. Dans l'intervalle, il semble qu'on ait cherché à ralentir le cours de la justice. Peut-être le Supérieur de Saint-Lazare regrettait-il un pensionnaire de condition... et de bon rapport; peut-être l'Evêque de Coutances craignait-il que son frère ne fit « de la procédure »? Brienne sent le danger, ses lettres deviennent pressantes, mais toujours infiniment modérées.

Au milieu de l'été, il est enfin autorisé à quitter Saint-Lazare et à s'installer au Séminaire des Missions Etrangères. Il avait pu se reconstituer une bibliothèque, il récupère maintenant quelques-uns de ses tableaux. Il se compose un cercle choisi de littérateurs, d'artistes, de religieux, qu'anime sa conversation toujours brillante. Ch. Perrault, l'abbé de Choisy, Quesnel sont de ses familiers. Il met la dernière main à ses Mémoires, compose encore son « Discours sur les plus excellents peintres anciens et modernes » et sa « méthode pour apprendre la langue latine ». Il ne sort guère que pour fréquenter chez des congrégations amies. La fin de sa vie est aussi raisonnable que sa jeunesse avait été décousue.

A soixante ans, il se libère de ses dernières attaches, et se retire à Château-Landon, chez les chanoines réguliers de Saint-Victor, que dirigeait son ami l'abbé de La Grange,

pour se préparer dignement à la mort. Sa santé, qui n'avait pas été toujours bonne, déclinait. Le 8 avril 1698, il fait son testament, celui d'un sage et d'un bon chrétien. Il y demandait à être inhumé à Château-Landon. Dans les archives de l'Abbaye, aucune trace de sa sépulture n'est mentionnée, non plus que de sa mort, qui dut survenir vers le milieu d'avril, et ne fit pas grand bruit.

«... quelque temps après mourut M. de Brienne, l'homme
« de la plus grande espérance de son temps en son genre,
« le plus savant, et qui possédait à fond toutes les langues
« savantes et celles de l'Europe (1). »

(1) Saint-Simon, Mémoires t. V., 93.

LA « FOIBLESSE DE SON ESPRIT »

Le Lieutenant Civil de 1674 tenait Brienne pour fou notoire; celui de 1692 était surpris de le voir si raisonnable.

Et sans doute l'un et l'autre avaient-ils tort.

De ce que nous savons de Brienne, rien ne nous autorise à conclure à une psychose systématisée. Aux périodes les plus troublées de sa vie — au moment que ses malheurs l'atteignent plus durement — on a pu parler d'excitation. Dans l'imprécision des témoignages recueillis, nous ne pouvons voir autre chose chez Brienne que l'exaspération d'une *tendance constitutionnelle*. Par le cours de sa vie, par ce que nous savons de son caractère, Brienne nous apparaît comme un type très pur de déséquilibré, de désharmonique.

Ministre à 22 ans, il est en disgrâce quatre années plus tard. Péchés de jeunesse? Nous ne pensons pas. Brienne est un instable et un immodéré. En aucune manière il n'était capable de soutenir longtemps une même carrière. Il ne tient pas au Louvre, et l'Oratoire ne peut le conserver. Sa « vocation » est toujours indécise. Les retraites qui lui sont plus ou moins imposées, il obtient qu'elles soient sans cesse

modifiées: Beauchamps, Saint-Denis, Saint-Germain-des-Prés, Vanves, Saint-Benoît-sur-Loire, les Missions Etrangères, Château-Landon. Il ne fait que « vaquer où son caprice l'a pu porter ». Il cherche partout le repos que trouble seul son douloureux dérèglement. Immodéré, il ne saurait s'imposer la moindre discipline : c'est presque un aboulique; ses impulsions le mènent aux pires indiscretions de langage et de tenue; et aux seuls penchants qui subsistent au cours de ses vicissitudes : son goût des collections et son amour des lettres, il compromet sa fortune et sacrifie son repos.

Nous ne pouvons passer sous silence l'influence salutaire de sa longue détention. Elle eut le mérite de lui imposer une discipline qu'il ne pouvait trouver dans le dévoiement de son esprit. La discipline de vie, imposée ou acceptée, est bien l'unique sauvegarde des désharmoniques. Et nous ne pouvons concevoir d'autre prophylaxie éducative à leur endroit.

Notons enfin deux aspects par quoi Brienne complète l'idée que nous avons du désharmonique : c'est en premier lieu « l'apparence complète de la lucidité » : elle permet à Brienne l'accès temporaire du Louvre, de l'Oratoire, de cénacles littéraires, et de délicates amitiés. C'est aussi, à défaut de pondération, une intelligence vive, une facilité exceptionnelle, une insatiable curiosité d'esprit.

Nous ne saurions mieux faire que de rappeler, sous la monographie de Brienne, la page classique que Régis consacrait aux désharmoniques :

« Dès l'enfance, ils se font remarquer par leur précocité,

leur aptitude à tout saisir et à tout comprendre, en même temps que par leurs caprices, leurs entêtements, leurs accès de colère violents et impulsifs...

Devenus hommes, ce sont des êtres complexes, hétérogènes, formés d'éléments disproportionnés, de qualités et de défauts contradictoires, aussi bien doués par certains côtés qu'ils sont insuffisants par d'autre. Dans l'ordre intellectuel, ils possèdent quelquefois à un très haut degré les facultés d'imagination, d'invention et d'expression, c'est-à-dire les dons de la parole, des arts, de la poésie. Ce qui leur manque, d'une façon plus ou moins complète, c'est le jugement, la rectitude d'esprit, et surtout la continuité, la logique, l'unité de direction dans les productions intellectuelles et les actes de la vie. Il en résulte qu'en dépit de leurs qualités souvent supérieures ces individus sont incapables de se conduire d'une façon raisonnable, de poursuivre régulièrement l'exercice d'une profession qui semble bien au-dessous de leurs capacités, de surveiller leurs intérêts et ceux de leur famille, de faire prospérer leurs affaires, de diriger l'éducation de leurs enfants (1) : si bien que leur existence, sans cesse recommencée, n'est pour ainsi dire qu'une longue contradiction entre l'apparente richesse des moyens et la pauvreté des résultats... »

(1) Il apparaît bien que Brienne s'est étrangement désintéressé de ses enfants.

LES DÉSÉQUILIBRÉS AU XVII^e SIÈCLE ET DE NOS JOURS

Une lettre de cachet et 18 ans de réclusion réglèrent, avec l'interdiction, le sort de Brienne, prodigue et déséquilibré. Formés sous le signe de l'individualisme, nous ne saurions actuellement concevoir une mesure qui ne cadre plus avec nos conceptions. Et Brienne aurait trouvé plus d'indulgence dans notre législation civile.

En serait-il de même si nous portions la question sur le terrain de la justice criminelle?

Nous allons transposer en l'an de grâce 1929 le cas de notre déléquilibré.

Au civil,

Sous l'ancien régime, Brienne fut interné et interdit.

De nos jours : prodigue, il eût sans doute bénéficié de l'interdiction atténuée que représente l'institution du Conseil judiciaire.

On sait la différence : tandis que l'interdiction entraîne l'incapacité, — tout acte fait par l'interdit étant nul de plein droit, — et le met en tutelle — le pourvu de Conseil

figure en nom dans les actes. Il ne peut disposer de son patrimoine sans l'assistance de son Conseil, mais il peut disposer seul de ses revenus. Il peut d'autre part faire seul les actes qui intéressent sa personne : il peut se marier, tester, reconnaître un enfant naturel.

Le Conseil judiciaire est donné au prodigue et au faible d'esprit — ce dernier état étant apprécié par les juges du fond (1). L'interdiction est prononcée contre le fou.

La procédure est la même dans les deux cas; elle ne fait d'ailleurs que répéter celle du XVII^e siècle.

Par ailleurs, l'état de Brienne déséquilibré, n'aurait sans doute pas justifié la demande par ses parents d'un « placement volontaire » dans un « établissement spécial ».

Au criminel,

Le délinquant et le criminel fou, ou « demi fou » (c'était affaire au Lieutenant Civil d'apprécier la « faiblesse de l'esprit ») était l'objet d'une lettre de Cachet demandée cette fois par le Lieutenant de police.

De nos jours, le fou est irresponsable et interné. Le déséquilibré n'est l'objet d'aucune mesure particulière : aux yeux du Code il n'y a pas de déséquilibré; la responsabilité atténuée n'existe pas en France!

Pratiquement, on tourne la difficulté en accordant le bénéfice des circonstances atténuantes et en réduisant automatiquement la peine. En apparence, le résultat cherché

(1) Cassation, 21 février 89.

semble obtenu; en réalité cette méthode comporte des erreurs de droit et de fait.

En droit, la méthode aboutit à une variation indéfinie de peines; d'autre part, elle inflige une condamnation entièrement infamante à un individu partiellement responsable.

En fait, elle protège trop peu longtemps la société; d'autre part, la courte peine ne peut ni intimider suffisamment, ni amender le malade.

Et nous voyons la constante progression des récidives (13 % par rapport à l'avant guerre) (1) condamner l'expérience des courtes peines. La société est protégée peu, et mal, contre les demi fous. C'est pourtant un problème auquel leur importance numérique donne une large portée sociale. Et c'est un problème complexe. Nous ne nous proposons pas de le résoudre, mais d'en envisager quelques aspects.

Il convient en premier lieu de définir la demi responsabilité. Médecin, nous ne pouvons la considérer, avec le Pr. GRASSET, que comme physiopathologique : « elle est fonction de la normalité de ses neurones psychiques ». Mais qui doit mesurer cette normalité? En France, elle est appréciée par le juge, qui « peut » demander une expertise médicale; sa liberté d'appréciation reste entière. Et certains juristes ne manquent pas de voir là un abus du judiciaire. Par ailleurs, la condamnation d'un demi responsable ne devrait-elle pas comporter une atténuation de son caractère infamant, qui réserverait l'abond de certaines fonctions, ou

(1) Rabinowicz.

l'exercice de certains droits? Les juristes étrangers qui reconnaissent la responsabilité atténuée n'envisagent pas cette mesure d'humaine justice, qui priverait la société d'un moyen de coercition.

Les rapports de la société et des déséquilibrés comportent un intérêt plus immédiat.

La société leur doit assistance : ce sont des malades. Et avec M. de Fleury, juges et psychiâtres sont d'accord pour réclamer des hôpitaux-prisons.

Elle doit se protéger contre eux, qui sont d'autant plus dangereux qu'ils présentent toujours l'apparence de la lucidité (1).

Elle ne peut se passer d'eux, qui souvent présentent des qualités brillantes, et une grande importance sociale.

Les Juristes étrangers ont à plusieurs reprises envisagé se problème de la protection contre les déséquilibrés (Projet Polonais de 1922, Congrès de Bruxelles 1926, Conférence de Rome 1928). Leurs études ont abouti à la proposition de diverses « Mesures de Sûreté ».

Il ne rentre ni dans notre sujet ni dans notre compétence de les passer en revue. Mais il nous a paru intéressant de dégager, en regard du vieux système des lettres de cachet, les principes qui ont inspiré le plus récent effort de législation en Europe à leur égard : nous voulons parler de la refonte du Code Pénal italien opérée en 1928.

Elle s'inspire des principes suivants :

(1) Trélat.

le déséquilibré est un délinquant : il doit subir une peine correspondant à la faute;

le demi fou est dangereux : à l'expiration de sa peine, il doit être l'objet de « Mesures de sûreté » tant qu'il n'est pas amendé. Ces mesures sont prononcées pour un temps indéterminé, « en fonction de la durée de l'état de danger ».

Elles sont d'ordre patrimonial et personnel.

Parmi les premières, citons la caution de bonne conduite, et diverses confiscations spéciales.

Parmi les secondes, certaines respectent la liberté : liberté sous surveillance (Brinne à Saint-Benoit-sur-Loire, à Saint-Germain-des-Prés, à Vanves, etc.) ;

Interdiction de séjour (Brienne éloigné de Paris en 1662) ;

Expulsion.

D'autres suppriment la liberté : internement dans une maison de travail ;
une colonie agricole,
une maison de santé,
un asile d'aliénés criminels,
ou une maison de correction (Brienne à Saint-Lazare).

Or, qu'était-ce d'autre, qu'une Lettre de Cachet, sinon une « Mesure de Sûreté » ?

Sans doute le Code Italien protège-t-il mieux le respect de l'individu que ne pouvait le faire l'enquête laissée à la seule conscience et aux seuls moyens du Lieutenant Civil.

Mais l'ancien Régime n'était-il pas plus humain, qui appliquait un moyen de protection, sans se réclamer d'une peine de justice?

Réserves faites de l'évolution de nos conceptions sociales, le plus récent code d'Europe reprend, presque trait pour trait, un très ancien système de protection que la Révolution a supprimé, et que rien en France, ne remplace encore.

CÓNCLUSIONS

I. — L'étude du caractère et de la vie de Brienne, enfermé à Saint-Lazare comme prodigue et comme fou, ne nous autorise pas à conclure à une psychose systématisée.

II. — Elle montre en lui un état constitutionnel spécial qui correspond très exactement à la définition du désarmonique.

III. — La longue détention dont il fut l'objet semble avoir eu sur son état toute l'influence salulaire qu'il était susceptible d'en recevoir.

IV. — Le rapprochement de la législation actuelle et du système des lettres de cachets montre :

1° Au civil, une très humaine amélioration de notre Code vis-à-vis des folies atténuées;

2° Au criminel : la carence absolue de notre code pénal à l'égard des demi responsables;

3° Une étrange similitude entre les mesures adoptées

très récemment dans certains pays étrangers à l'égard des
demi responsables et celles que constituaient les Lettres de
Cachets-réserves faites de la différence des conceptions
sociales au XVII^e et au XX^e siècles.

Vu: *Le Doyen* : Vu : *Le Président* :

Pr.H. ROGER. Pr. MAUCLAIRE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris :

CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Mémoires de L. H. de Lomenie, Comte de Brienne, publiés par
PAUL BONNEFON, Société de l'Histoire de France, Paris 1917.

Le Comte de Brienne, LOUIS LEVÊQUE, Nogent-le-Rotrou, 1910.

Documents sur l'histoire de l'ancienne prévôté royale de Château-Landon, ADRIEN DUPONT 1906.

Comte de Brienne, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} septembre 1919.

Fonds Clairembault, ms 283, p. 491. Bibl. Nationale.

Fonds Joly-de-Fleury, ms 1415, f^o 1-10. Bibl. Nationale.

Archives du Ministère des Affaires Etrangères : Hambourg, 5. feuillets 220 et suivants, 235 et suivants, 242 et suivants. 265 et suivants.

Archives Nationales, feuillets réunis dans les dossiers Y 3967 et Y 4029, mai 1929.

P^r GRASSET : *Demi-fous et demi-responsables*, Paris 1907.

FUNCK-BEENTANO : *Les Lettres de Cachet*.

Droit Criminel, de VIDAL.

Mesures de Sécurité, LÉON RABINOWICZ, Privat-Docent à l'Université de Genève, Paris 1929.

L'Aliéné, RAYNIER et BEAUVARIN.

Les Détenus de Saint-Lazare, P. COSTE, Paris.

Le Régime des Aliénés en France au XVIII^e siècle, D^{rs} P. SÉRIEUX et P. LIBERT, Masson 1914.

La Bastille et ses Prisonniers, D^{rs} P. SÉRIEUX et P. LIBERT, Delarue 1911.

Les Anormaux constitutionnels à la Bastille, D^{rs} P. SÉRIEUX et P. LIBERT, Amiens 1912.

Les Lettres de Cachet, D^{rs} P. SÉRIEUX et P. LIBERT, Gand 1912.

Archives d'Anthropologie criminelle, 15 mai 1912, D^{rs} P. SÉRIEUX et P. LIBERT.

NOTE ADDITIONNELLE

Le jour que nous lui soumettions notre thèse, M. le Professeur MAUCLAIRE — à qui le nom de Brienne nous parut singulièrement familier — nous souligna l'influence qu'avait pu exercer sur le jeune Brienne le caractère fortement trempé et la vaste intelligence de son Précepteur, François Blondel. Nous n'avions pu, personnellement, que lui consacrer quelques lignes. M. le Pr. MAUCLAIRE voulut bien nous confier le manuscrit d'un ouvrage qu'il prépare sur ce sieur Blondel, et qu'il pense faire paraître incessamment.

Il nous permit aussi de combler une lacune de notre sujet. Nous sommes heureux de l'en remercier, et du plaisir qu'il nous fit prendre à suivre l'existence étrange de cet homme aux aspects si multiples.

Le Pr. MAUCLAIRE parle de son héros avec un tendre intérêt. Avouons de suite qu'ils sont compatriotes. Mais sa documentation est extrêmement minutieuse, et il sait nous faire partager son sentiment.

Nicolas-François Blondel est né à Ribemont en juin 1618. Il descendait d'une vieille famille de la Thiérache,

dont la vitalité se manifeste encore de nos jours. Sa branche propre avait compté plusieurs avocats au siècle précédent. Son père, Guillaume-François Blondel, était lui-même avocat de la Majesté au baillage du Vermandois. Il avait épousé Marie de Louen, qui lui donna quatre enfants. Il devait être anobli en 1654, par lettres patentes de Louis XIV, pour son heureuse intervention à Ribemont au cours de l'envahissement de la Champagne par les armées d'Espagne, en 1636. Il accompagnait toujours Louis XIII lorsque le Roi traversait la région. C'est encore pendant les déplacements de la Cour, que suivait toujours H. A. de Loménie, que G.-F. Blondel dût également entrer en relations avec le puissant ministre et s'en faire pour son fils un second protecteur.

Le jeune Blondel reçut à Paris sans doute, une forte culture latine; il y apprenait en même temps les langues vivantes. En 1647 il épouse Anne de Billy : il n'a pas trente ans, et il est déjà « ayde de camp des armées du Roy, son ingénieur ordinaire et en la marine Lieutenant commandant la Galère dite « la Cardinale ». A peine marié il accompagne l'amiral duc de Richelieu dans son expédition au Royaume de Naples. Il est chargé de fortifier cette ville, mais il n'oublie pas qu'il est aussi bien officier de mer, et prend soin, entre temps, de mettre à mal deux vaisseaux espagnols.

L'expédition terminée, il va être employé à des titres divers, qui assureront sa fortune et sa réputation. Nous nous

contentons ici de relever quelques dates de l'ouvrage du Pr. MAUCLAIRE. Cette simple nomenclature nous paraît suffisante à mesurer notre personnage.

En 1651, — à ses débuts, il est surtout ingénieur maritime — il dresse l'état des forteresses maritimes de la Provence.

En 1655, l'éducation du jeune Comte de Brienne lui est confiée : nous savons comment il s'acquitte de sa mission.

A son retour, M. A. de Loménie l'emploie à l'étranger en diverses missions délicates : à Berlin, après de l'Electeur de Brandebourg, dont la fidélité au Roi est devenue hésitante ; à Constantinople, où notre ambassadeur vient d'être l'objet d'un emprisonnement injurieux.

Pendant deux ans, il est, à Copenhague, résident du Roi.

Entre temps, ses talents d'ingénieur maritime ont été largement employés. En 1664, il est chargé de visiter les côtes, de Dunkerque à Bayonne ; l'année suivante, il procède à la restauration et à l'agrandissement du port de Saintes ; puis il dresse les plans de la nouvelle ville de Rochefort, y construit la Corderie, et, en partie, l'Arsenal. Il dresse le plan des fortifications d'Oléron. Bientôt, il est envoyé aux Antilles, où il amorce les fortifications de la Guadeloupe, de la Martinique, la Grenade et la Tortue. Notons que depuis longtemps il est en outre professeur de Mathématiques au Collège Royal.

En 1669, le Roi reconnaît ses multiples services et l'ennoblit. A la même époque, il est nommé membre de l'Académie des Sciences. L'année suivante le voit à nouveau

chargé de mission à Constantinople. C'est pour lui l'occasion de visiter l'Égypte, la Grèce, et surtout Rome et le Pr. MAUCLAIRE nous montre bien l'influence de ce séjour sur sa vocation d'architecte.

En 1671, Colbert lui fait accompagner son fils, le Marquis de Seignelay, en Italie, où il doit parfaire sa formation artistique et compléter ses connaissances maritimes. Cette même année voit Blondel nommé directeur de la nouvelle Académie d'Architecture, qui devait réunir les noms des grands constructeurs de l'époque. Blondel va exercer, par le très important cours qu'il y professe, une influence prépondérante sur l'Architecture de la deuxième moitié du XVII^e siècle.

En 1672, il est chargé de restaurer les portes Saint-Antoine et Saint-Bernard, en même temps, il construit l'Arc de Triomphe de la Porte Saint-Denis — le plus remarquable monument de ce genre à l'époque, imprégné des souvenirs classiques de son auteur, mais les dominant par l'importance des proportions.

En 1674, le Roi le charge du contrôle de tous les travaux et ouvrages publics de Paris. Urbaniste, il crée de larges voies plantées d'arbres, en place des vieilles fortifications, établit le plan de Paris en 1676... Il devait mourir, 10 années plus tard, au milieu de l'estime et de la considération générales, ayant su, par une intelligence et une activité extraordinaires, asseoir sa fortune propre et exercer une large influence sur la capitale, en partant des plus modestes origines. C'était un mérite rare à cette époque.

En son privé, il demeura toujours imprégné de culture latine. En 1673, au moment qu'il publiait ses plus importants ouvrages sur l'architecture, il faisait paraître une « comparaison de Pindare et d'Horace »... C'était en outre un collectionneur avisé qui s'était composé une importante galerie de miniatures, de bijoux, de gravures et de tableaux, où nous relevons les signatures de Véronèse, de Guido, de Poussin, etc.

Humaniste et collectionneur... Brienne le fut étrangement, et sans mesure. L'influence de son Précepteur dût être vive sur lui. Ils avaient passé en commun trois années d'étude et d'aventures. Leurs relations n'en demeureront pas là : Brienne père emploiera Blondel en diverses ambassades, plusieurs années durant. L'hôtel de Brienne et la demeure de Blondel étaient proches, dans la même rue Jacob. Avant son internement, Brienne se retirera à Saint-Germain-des-Prés : une largeur de rue le sépare seulement de son ancien Précepteur...

Nous disions dans notre thèse, au moment que nous connaissions assez mal Blondel, que l'influence du Précepteur sur son jeune élève n'avait peut-être pas été heureuse... Nous le pensons encore, mais sans en accuser autre chose que l'impondération native de Brienne. L'intelligence véritablement encyclopédique de Blondel dut impressionner l'esprit ondoyant du jeune Brienne. Mais celui-ci ne put mesurer ce qui lui manquait, et assurait au contraire le succès des occupations diverses de son Maître : un labeur opiniâtre, et la rectitude

de jugement du géomètre et du mathématicien qui fut toujours Blondel — Brienne s'était composé un modèle qu'il ne pouvait soutenir (1).

(1) M. le Pr. Maclair nous suggérait que peut-être Blondel avait pu collaborer à certains ouvrages de Brienne, en particulier à l'*Itinerarium*. Nous avons dit que Brienne acceptait fort bien que ses écrits fussent corrigés par des mains étrangères...

Imp. O. DOUSSET, 47 bis, av. de Clichy, Paris (17^e)
